

<b>Zeitschrift:</b>	Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse
<b>Herausgeber:</b>	Le messager suisse de Paris
<b>Band:</b>	4 (1958)
<b>Heft:</b>	9
 <b>Artikel:</b>	Russie : faits et visages
<b>Autor:</b>	Metaxas, Alexandre
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-847415">https://doi.org/10.5169/seals-847415</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## ALEXANDRE METAXAS

Que reste-t-il de cette fabuleuse « Sainte Russie » de jadis ? Une chose sans doute : la fatale mélancolie du regard des Slaves que le sourire — le rire — lui-même n'efface pas. Dans les altières avenues sans joie, mornes voies triomphales du fascisme rouge, aux pieds des monuments légendaires, dans les maisons, dans les laboratoires, dans les usines, Metaxas a pris contact avec des êtres humains — esprit et cœur — et a retrouvé, avec infiniment de sensibilité, l'immuable âme russe.

# RUSSIE

## FAITS ET VISAGES

*Extrait. Ed. La Baconnière*

### LES BAS-FONDS

Après les paysans et les ouvriers, les prolétaires occupent le dernier échelon de la société russe actuelle. N'ayant pas de terre à cultiver, aussi modeste soit-elle, ni la possibilité de mener la vie régulière de l'ouvrier, les prolétaires composent une masse anonyme exerçant mille petits métiers. Balayeurs et balayeuses de rues, terrassiers, employés de la voirie, employés subalternes des services publics, gagne-petit, hommes et femmes souvent sans occupation définie, tout ce monde forme la toile de fond du paysage social russe. Avec les troupes faméliques des mendicants professionnels, on se trouve en présence d'une masse flottante, oscillant d'une occupation saisonnière à l'autre. Vivant en marge des protections sociales, ces hommes n'ont aucun espoir de sortir de leur fossé. Leur haine et leur mépris pour les « jouisseurs » du régime sont illimités. N'ayant rien à perdre et rien à espérer, se considérant comme la lie de la société communiste, ils sont les vrais « parias » de la Russie. Leur influence apparente est minime. Mais, en général, ils composent cette population mouvante qui tient la rue en permanence. Ils n'épargnent aucun quolibet aux « limousines noires », courent de railleries grasses les femmes des hauts fonctionnaires et s'en prennent, la plupart du temps impunément, aux agents de police, les injuriant sous le moindre prétexte. Personne n'y répond ; ils sont des « intouchables ». Si leurs réactions purement affectives ne tiennent que du sarcasme de la vaine protestation, celles des enfants des prolétaires risquent d'être d'un plus grand poids. Ceux-ci veulent à tout prix sortir de leur cul de basse-fosse et briser les cloisons qui les séparent du reste du monde. La plupart du temps, ils parviennent à l'échelon de l'ouvrier ou du technicien subalterne. Ils s'enga-

gent parfois dans l'armée, où ils peuvent passer sous-officiers et même officiers. Mais souvent ils prennent le chemin de l'illégalité et deviennent chefs de bandes dans le monde grouillant du marché gris.

Dans les **Bas-fonds**, Gorki voulut décrire la misère sous l'ancien régime. L'ancien régime s'est écroulé, mais les bas-fonds continuent à faire partie du grand spectacle, rempli d'anachronismes et de promesses trahies, qu'a offert de tout temps la Russie. Les héros de Gorki sont encore là ; on les retrouve à chaque instant, sauf qu'ils n'ont plus pour mystérieux compagnons ces aristocrates décavés, victimes de leurs propres folies, auxquels aucun parvenu du régime ne pourra jamais ressembler.

Je me souviendrai toujours d'un soir d'été passé dans une vieille baraque dont les murs, tout de guingois, semblaient tenir par miracle. J'avais fait là connaissance, dans un tram qui filait vers la banlieue ouest de Moscou, de Kostia, mi-clochard, mi-ouvrier, tel qu'il s'en trouve tant aux abords des villes. Avec mon viel imperméable, une barbe de deux jours, une mèche de cheveux sur le front, sans cravate, je passais facilement pour un Russe. Kostia me prit pour tel, et l'ingt conversation au hasard de cette rencontre, nous devîmes vite amis. Il était gardien d'usine et travaillait une semaine de jour, l'autre de nuit. Son usine était inachevée, abandonnée dans la campagne des environs de Moscou.

Kostia avait une trentaine d'années ; il était grand et fort, mais avait perdu un bras sur le front d'Orel, ce qui lui valait une pension misérable. Il avait par bonheur trouvé cet emploi provisoire de gardien d'usine — un provisoire qui durait depuis deux ans — et se disait, somme toute, satisfait de son sort. Il vivait avec l'impression d'être le propriétaire de cette usine confiée

à sa seule garde. « Je me demande d'ailleurs, me dit-il, ce que je dois garder. Venez dans ma baraque. Je vous invite à souper. Si vous manquez le dernier tram pour rentrer à Moscou, je vous préparerai un matelas. Vous verrez comme on dort bien à la belle étoile. Avec la chaleur qu'il fait, je dors en plein air. »

Nous descendîmes au terminus et passâmes par des terrains vagues parsemés de petites maisonnettes de bois toutes décrépites, mais coiffées d'antennes de télévision. L'usine de Kostia dressait son squelette d'acier devant un grand immeuble en construction. Kostia me fit faire le tour du propriétaire ; nous passions lentement entre deux rangées de poutres d'acier qui semblaient présenter les armes à leur maître mutilé. Kostia me fit entrer dans sa cabane. C'était pauvre mais propre. Je fis le meilleur repas de tout mon séjour en Russie. Nous mangeâmes du « calebas », du saucisson à l'ail, des concombres au sel, des tomates, des œufs durs, des pommes vertes, acidulées, mais très parfumées. Nous bûmes de la bière et nous parlâmes. Kostia avait de gros sourcils et des cheveux en brosse. Il parlait lentement, d'une voix chaude et chantante :

« Je n'ai pas connu ma mère. Mon père était cordonnier. Je l'ai perdu de vue avec l'arrivée des Allemands. Je devais devenir cordonnier. J'ai perdu mon bras. Maintenant je garde ces poutres d'acier. Elles resteront plantées là jusqu'à ma mort. Chez nous, une usine abandonnée en pleine construction, sans qu'on sache d'ailleurs pourquoi, est perdue à jamais. Elle a manqué son destin. Jamais des ouvriers ne viendront y travailler, n'apprendront à l'aimer ou à la détester. Une usine est une personne vivante, qui aime ou déteste les hommes qui en dépendent. Certains soirs, des copains viennent me voir ; ils font tous les métiers ; ils mangent comme ils peuvent ; ils dorment dans les environs, ou parfois ici, à l'usine, sous les poutres, en été et en automne, quand il ne fait pas encore trop froid. Ils vivent au jour le jour, sans jamais savoir ce que le lendemain leur apportera de bon ou de mauvais. »

Kostia ne me regardait pas, il fixait dans le vague les poutres d'acier. Je lui dis que je n'étais pas Russe mais Français. Il eut un sourire : « Je suis allé voir l'autre jour un film belge. Il était très mauvais. Comment les Belges peuvent-ils faire des films ? Pourtant j'étais heureux de voir ce film. Cela me rappelait la France. »

Je lui demandai :

« Vous connaissez la France ? »

Il me dit :

« Je n'y suis jamais allé. Mais je lis tout ce que je trouve à lire sur la France. Quand j'étais prisonnier, il y avait au camp des prisonniers de quatre ou cinq nationalités différentes. Ils recevaient tous des colis de chez eux, sauf nous, les Russes. Les seuls qui partageaient leurs colis avec nous, c'étaient les Français... »

Je lui demandai s'il m'en voulait de lui avoir caché que j'étais étranger. Il sourit : « Vous parlez le russe avec l'accent des habitants de Léningrad. Je vous ai pris pour un Russe. Vous me dites que vous n'êtes pas Russe. Cela ne change rien : vous parlez tout de même le russe avec l'accent des gens de Léningrad. Mais puisque vous êtes étranger, puisque vous habitez notre pauvre Russie, je veux vous dire ce qui me fait le plus

de peine. J'ai perdu mon bras. J'ai perdu l'espoir de travailler dans mon métier. Je resterai toute ma vie peut-être à garder ces poutres d'acier qui rouillent chaque hiver un peu plus. Je ne me marierai jamais, je n'aurai jamais d'enfants. Tout cela sans raison, comme ça, pour rien. Eh bien, cela m'est égal. Je vous le jure : cela m'est égal. Mais ce qui me fait le plus mal, ce qui me rend parfois si triste, c'est de voir souffrir mon pays. Pourquoi donc notre pauvre Russie doit-elle souffrir sans répit, comme pour réunir en elle toutes les misères du monde ? Nous avons tout connu : les massacres, les guerres, les famines, les assassinats en masse, les camps de concentration des Allemands, les camps de concentration de Beria. Chaque fois que nous tentons de reconstruire le pays, un orage vient tout détruire. Nous sommes bons, hospitaliers, nous n'en voulons à personne, pas à même à nos ennemis, et pourtant nous avons toujours les plus terribles gouvernements, ou les plus faibles. Les Tzars nous traitaient comme des animaux ; depuis la Révolution on a voulu nous traiter comme des machines. Mais quand donc serons-nous traités en hommes ?... »

Je lui dis, sans y réfléchir :

« Cela dépend de vous-mêmes. »

Il me regarda fixement :

« Comment pouvez-vous dire cela ? Vous ne croyez même pas à ce que vous venez de dire. Vous qui êtes en Russie depuis des semaines, vous ne devriez pas dire de pareilles bêtises. Rien ne dépend de nous. Nous ne sommes pas des Français ou des Anglais ou des Américains qui ont l'habitude de se gouverner eux-mêmes depuis tant d'années. Et encore, combien de fois ne se font-ils gouverner sans protester, contre leur gré ? Mais il arrive un moment où ils savent dire « non » et changer de régime ou de parti. Nous, nous avons encore tout à apprendre. Nous apprenons tous les jours. Mais nous sommes des enfants. Vous ne pouvez pas demander à des enfants faisant l'apprentissage de la vie, de vivre leur vie avant d'avoir l'âge de raison. Nous ne savons pas nous gouverner, nous nous laissons mener comme des moutons, par ignorance, par paresse, par manque d'habitude. Un jour, peut-être plus vite que vous ne croyez, nous saurons. Nous n'avons déjà plus peur. Nous avons connu une guerre terrible. Rien de pire ne peut nous arriver. Mais une chose est sûre, mettez-vous cela bien dans la tête, et allez le dire partout où vous pourrez le faire : nous ne voulons plus souffrir pour rien, pour les autres. Nous ne voulons plus être des sujets d'expérimentation, des cobayes ; Nous ne voulons plus être des martyrs et des saints. Nous ne voulons plus que la Russie soit l'éternelle crucifiée et que, par-dessus le marché, on accuse notre peuple de vouloir du mal au monde. Les gens qui nous martyrisent depuis des siècles, nos gouvernements, qu'ils portent des couronnes ou qu'ils arborent des étoiles rouges, sont les seuls que le monde devrait condamner, en nous laissant le soin de les punir, comme nous l'avons fait une fois en 1917. Et il faudra bien que nous le fassions une seconde et dernière fois. Nous ne voulons plus souffrir. Après tout, vous avez raison : cela dépend de nous, de nous seuls. »

A. M.